Seine
N° 2
1869

Première année, n° 3. PARIS, 10 CENTIMES. — DÉPARTEMENTS, 15 CENTIMES Samedi 16 octobre 1869.

LE CORSAIRE

LITTÉRAIRE

DIRECTEUR-GÉRANT
GUSTAVE RICHARDET

ADMINISTRATION :
29, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 29

Paraissant tous les Samedis

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
AUGUSTE SAULIÈRE

ABONNEMENTS :
2 francs par trimestre

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Annonces : 50 centimes la ligne. | Bureaux de vente : M. PLATAUT, rue du Croissant, 15 | Réclames : 1 franc la ligne.

A LA RÉDACTION DU « CORSAIRE »

Jeunes et chers amis,

J'ai reçu votre journal et la lettre flatteuse qui l'accompagnait. Merci pour l'une et bravo pour l'autre. Je ne puis rester sourd ni muet à l'honneur de votre appel.

Je serai heureux de voir mon nom dans vos colonnes au-dessous, sinon d'un bon article, au moins d'une bonne action.

Vous commencez par une bonne œuvre. Ça vous portera bonheur! Continuez! le cœur ne gâte rien à l'esprit.

Rapatrier les proscrits pauvres est un devoir pour tous, et un double devoir pour les proscrits rentrés.

J'ai déjà souscrit une fois avec la *Démocratie*, qui a pris la noble initiative à laquelle vous vous êtes si bien associés. Je serai heureux, je le répète, de souscrire une seconde fois avec le *Corsaire*.

Si les Français proscrits ont besoin de revoir la France, la patrie esclave n'a pas moins besoin de retrouver tous ses enfants.

Salut fraternel.

FÉLIX PYAT.

Vierzon, 12 octobre 1869.

M. Pyat adresse également à notre confrère M. Ch.-L. Chassin, rédacteur en chef de la *Démocratie*, la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de reproduire.

Mon cher Chassin,

Quelle idée vous avez eue ! Elle est venue droit du cœur et pour y aller ! Merci de votre noble initiative pour nos amis de Londres. Ils reverront le ciel de la France et leurs enfants reparleront la langue de la mère-patrie.

Rapatrier les démocrates du dehors est devoir et profit même pour ceux du dedans. Ce n'est pas trop de tous les hommes de la France pour la délivrer.

Salut fraternel.

FÉLIX PYAT.

Vierzon, 10 octobre 1869.

SOUSCRIPTION

Ouverte par les journaux *la Démocratie* et *le Corsaire* en faveur des Proscrits pauvres qui désirent rentrer en France.

PREMIÈRE LISTE DU *Corsaire* :

Le Corsaire	20 fr.
M. Félix Pyat	25 »
Quelques ouvriers de l'imprimerie	
Éd. Vert	3 »
Un groupe de citoyens	7 »
Un groupe d'ouvriers de l'imprimerie Dufour et Cie.	4 »

Nous prions nos confrères de la province d'imiter notre exemple et d'ouvrir une souscription dans leurs bureaux. C'est non-seulement une bonne œuvre, mais une œuvre démocratique. Au moment du combat, on aura besoin de tous les soldats.

Nous devions publier, dans *le Corsaire* d'aujourd'hui une lettre qui était le commencement d'une série d'articles dans lesquels se remarquera l'esprit caustique et éminemment parisien d'un de nos meilleurs écrivains, qui désire garder l'anonyme.

Mais notre mystérieux collaborateur a tellement l'habitude d'écrire dans les journaux timbrés, qu'il a oublié les lois de la prudence, et, faute de trente mille... raisons, la pusillanimité de notre imprimeur aidant, force nous a été de supprimer cet article.

Donc, à samedi prochain

LA PREMIÈRE DE CHRYSALE.

Nous remercions sincèrement tous nos confrères de Paris et de la province qui ont annoncé et souhaité la bienvenue au *Corsaire*. Qu'ils reçoivent ici l'expression de nos sentiments et de notre confraternelle amitié.

Quant aux journaux *le Pays*, *la Patrie*, *le Constitutionnel* et autres *ejusdem farinæ*, nous les remercions également de n'avoir rien dit de nous. Ils ont compris que leurs lecteurs n'étaient point les nôtres. Cela nous suffit.

CHRONIQUE

M. Piétri, — surnommé le *Gargantua corse* à cause des innombrables déjeuners qu'il a dévorés à Saint-Cloud, — imite envers nous

. . . . . De Conrard le silence prudent.

Nous avons vainement attendu cette semaine l'autorisation de vente dans les kiosques deux fois demandée, et que nous continuerons à demander avec un entêtement qui peut se comparer à celui que mettent certains monarques à

FEUILLETON DU CORSAIRE
Du 16 Octobre 1869

PINSON & ROMANO

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

(*Suite.*)

ROMANO.

Que sais-je? Au fond d'un bois, peut-être. (*Il prend son manuscrit.*)

PINSON.

Avec votre opuscule?

ROMANO.

Oui!... Je sens tout le poids de la tâche que je me suis imposée... Mais je n'y faillirai pas, moi... Je veux laisser un monument à la postérité.

PINSON, *à part.*

Un monument funèbre!

ROMANO.

Adieu, Pinson.

PINSON.

Au revoir, illustre Romano. (*Romano sort.*)

Scène III.

PINSON, *seul.*

Mon estimable et profond ami n'est pas aussi fou qu'il en a l'air... Chaque fois que la famine se déclare dans la place, il essaie une sortie désespérée et va chez sa brave tante faire un tour à la cuisine... Fi! l'ingrat! M'abandonner dans le malheur! On invite son ami, au moins, quand on a quelque espérance de se refaire le torse... Il est vrai que sa respectable parente ne voudrait point me recevoir, elle qui voit déjà d'un mauvais œil son neveu, depuis qu'il a abandonné la manique; elle l'a même menacé de le déshériter. « Romano, lui a-t-elle dit, reprends l'état de ton père, ou tu n'auras jamais rien de moi! » Elle ne peut pas concevoir qu'il ait là (*il se frappe le front*) autre chose qu'une araignée... Aussi, je vois d'ici l'effet qu'il va produire en entrant chez elle avec son cimetière dans les bras... Enfin, qu'il se tire de là le mieux possible... Quant à moi, voyons! Jetons un coup d'œil froid sur ma position présente... D'abord, il y a ce fait acquis, incontestable : j'ai soif! Or, il règne ici une sécheresse navrante! Premier côté .. un buffet vide, béant, stupide, nu... Voulez-vous vous couvrir, vilain meuble! (*Il le ferme.*) Une liasse de notes à payer, ni oncle ni tante à l'horizon : deuxième côté de la médaille... Ce n'est pas tout... le propriétaire de cet immeuble, tout ami des arts qu'il soit, m'a fait hier chez lui, où je dîne quelquefois, attendu que je suis artiste et que j'ai fait son portrait, ceux de sa femme et de sa fille... mon propriétaire, donc, m'a fait hier certaines confidences que je n'ai pu bien saisir et qu'il n'a pu rendre complètes, mais dont je redoute l'explication finale, c'est-à-dire la présentation de deux ou trois quittances de loyer, peut-être quatre, je ne sais plus où nous en sommes!... Voilà mon budget, voilà le tableau de la situation, et, pour mettre le comble à tant de désastres, comme s'il y avait encore ici place pour une calamité, je suis amoureux!... Ah! n'était mon horreur profonde pour l'eau, et si l'on n'avait pas couvert le canal, je ne sais pas trop... Ah! plus que jamais, j'ai besoin de m'étourdir!...

Scène IV.

PINSON, MOUTONNET.

MOUTONNET.

Où est-il, mon Titien, mon Rembrandt, mon Raphaël, mon Paolo?...

PINSON, *à part.*

Le propriétaire!

MOUTONNET.

Mon Paolo Véronèse?

PINSON.

Votre très-humble serviteur, monsieur Moutonnet, je ne suis rien plus...

MOUTONNET.

Eh! bonjour, grand maître!

PINSON.

Salut au meilleur des hommes, salut au protecteur des arts! (*A part.*) Flattons, flattons! il en restera toujours quelque chose... Si je pouvais l'attendrir!

MOUTONNET.

Oui! je sens que c'est ma mission sur la terre : protéger les arts! Oh! les arts! la peinture surtout... Mais, dites-moi, Pinson, je viens de voir s'éloigner votre ami; où va-t-il donc ainsi chargé?

PINSON, *après hésitation.*

Au fond d'un bois...

MOUTONNET.

Comment!

PINSON.

Oui, il lui faut la solitude Pour son genre de travail, il a besoin de s'enterrer un peu, et plus il s'enfonce dans les bois, plus il trouve de profonds sujets de méditation! Là, la nature n'a plus de secrets pour lui...

MOUTONNET.

C'est prodigieux... Moi, simple mortel, j'ai cru qu'il déménageait!

PINSON, *à part.*

Il a rêvé cloche de bois!

MOUTONNET.

Vous n'avez pas l'intention de nous quitter, au moins?

PINSON.

Jamais! (*A part*) Je m'en irais bien tout de suite.

MOUTONNET.

C'est que, voyez-vous, monsieur Pinson, ma femme, ma fille et moi, nous serions inconsolables si vous veniez à nous signifier votre congé!

PINSON.

C'est bien plutôt vous, monsieur Moutonnet, qui pourriez... (*A part*) Je n'y suis pas du tout!

MOUTONNET.

Moi!... Nous!... Nous séparer d'hommes tels que

se cramponner à leurs chaises.... dorées et vacillantes.

Plusieurs amis nous avertissent qu'à la rue de Jérusalem on est furieux, que nos réclamations y sont appelées *insolentes*, probablement parce qu'elles sont légitimes, et l'on nous conseille fortement de ne point insister.

Nous savons qu'il est toujours dangereux de mettre ses doigts entre l'arbre et les Corses; mais nous ne nous laissons pas facilement intimider, d'autant plus que nous avons pour nous le droit et la loi.

Il est vrai que par ce temps de viols!...

⁂

Je sais fort bien que, cette semaine, M. Piétri a été plus occupé que de coutume : il a eu, notamment, à passer une revue des casse-têtes qui, depuis le mois de juin dernier, avaient besoin de réparations, et, les réunions de Belleville causant du souci à l'administration, il est fortement question de rendre aux sergents de ville l'instrument cher à leur cœur, duquel ils se servent si élégamment, et de laisser là les épées, dont le pommeau n'est point assez lourd.

⁂

Est venue ensuite la découverte du *huitième cadavre*!!!

Ah! par exemple, voilà un cadavre qui ne pouvait venir plus à propos.

L'assassinat des mineurs d'Aubin, *chassepotisés* à bout portant, avait indigné la France entière...

La collision de Belleville avait surexcité les cerveaux des citoyens assidus aux réunions publiques...

La date du 26 octobre préoccupait l'opinion et laissait concevoir des espérances...

Et voilà que, par un hasard... providentiel, un de ces hasards dont seul M. Piétri possède le secret, on découvre le *huitième cadavre*!!!

⁂

Allons, messieurs les journalistes, voilà de la copie palpitante et saignante à faire!!! La vente du *Petit Journal*, du *Figaro*, du *Gaulois*, monte, monte comme le flot de la mer!!! Le public, haletant, se précipite sur votre prose comme une volée de corbeaux sur un corps mort!!!

Faites donc diversion aux préoccupations publiques!... A cheval, messeigneurs, à cheval!... Vous en serez bien récompensés.

M. Piétri profite habilement, soyez-en certains, de vos élucubrations... *assassinantes*.

Et voici où est l'habileté de M. Piétri!... Ce huitième cadavre n'est qu'une veste découverte dans le bois de Bollwiller.

On ne retrouvera le corps que plus tard, peut-être pour le 26 octobre!...

⁂

En fait d'habileté, je crois que M. Vandal (sans *e* à la fin, compositeurs!) pourrait en revendre au kilo à M. le préfet.

On a pu lire dans tous les journaux, ces jours derniers, qu'une dame amie de M. l'administrateur des postes avait perdu son perroquet.

Mon Dieu! c'est un accident qui peut arriver à tout le monde, n'est ce pas? de perdre un perroquet, à condition, toutefois, d'en avoir un.

Que fait l'amie de M. Vandal? Je vous le donne en cent, en mille...

Elle court aux Petites Affiches?... Non.

Elle promet une récompense de 50 francs, quitte à imiter la Compagnie de Paris-Lyon dans l'affaire de la femme Billard!

Vous n'y êtes point. Elle s'adresse à M. Vandal, qui, à son tour, s'adresse aux facteurs, qui s'adressent aux concierges, qui s'adressent aux locataires, afin de savoir si une personne charitable n'aurait point accueilli le fugitif.

Le plus fort, c'est que le perroquet a été retrouvé.

⁂

Il y aurait, dans cette aventure, de quoi faire un vaudeville en plusieurs actes et autant de tableaux, sous ce titre alléchant : *le Perroquet et M. Vandal.*

Je recommande ce scénario à M. Bertrand, le jeune et intelligent directeur des Variétés; avec un peu de musique d'Offenbach, Mlle Schneider dans le rôle de l'amie, Dupuis en administrateur général, Grenier en concierge et quelques jolies femmes comme facteurs commissionnaires, voilà de quoi faire courir tout Paris pendant deux cents représentations.

Il n'y aurait qu'un seul rôle difficile à distribuer : celui du perroquet... On pourrait trouver cela au Corps législatif.

⁂

Je ne m'étonne plus maintenant si le service des postes laisse tant à désirer.

Un proverbe dit que l'on ne peut être en même temps au four et au moulin. Cela est vrai. Or, M. Vandal ne peut faire la chasse aux perroquets et surveiller ses employés.

Je le supplie, néanmoins, de vouloir me renseigner au sujet du fait suivant :

L'employé du bureau près de la mairie du Prince-Eugène a taxé les numéros de notre journal à raison de 4 centimes pour les départements et 2 centimes pour Paris, tandis que l'employé du bureau de la place du Château-d'Eau nous les taxe juste la moitié moins, soit 2 centimes pour les départements et 1 centime pour Paris.

Pourquoi deux prix? Est-ce que le tarif postal varie comme le prix du beurre?...

⁂

Puisque M. Vandal retrouve avec tant de facilité les perroquets, pourrait il également me dire ce que sont devenus les premiers numéros du *Corsaire*, mis à la poste le 2 octobre à destination de Paris, et qui ne sont pas encore arrivés où on les envoyait?

Nous payons assez cher nos affranchissements, monsieur Vandal, et nous ne touchons pas de gros appointements, nous; cela nous donne un peu le droit de demander où passe notre argent.

G. Richardet.

EN VIGIE!

Quelle fantaisie, quelle lubie, si vous voulez, avait déterminé notre secrétaire de la rédaction à signer d'abord *Paul de Trottignon*, et ensuite, *Fernand Delaville?*

C'était peut-être une maladie, mais il en revient. Il prend et gardera désormais son véritable nom — Auguste Saulière, — qui n'est pas, par ma foi! plus laid qu'un autre.

⁂

Et de trois!

Quand nous serons à dix...

Le journal de MM. A. Vermorel et A. de Secondigné ne s'appellera ni le *Courrier français*, ni le *Radical*, mais tout simplement le *Courrier*.

Ce titre, on me l'a donné pour définitif, mais... je ne vous l'assure pas.

Ce qui est certain, c'est que le journal paraîtra, et bientôt, et qu'il n'aura pas peur de son ombre.

⁂

Il paraît que le *Corsaire* a la spécialité d'annoncer, le premier entre tous ses confrères, l'apparition de nouveaux journaux.

Encore deux pour la fin du mois :

1° LA COUR D'ASSISES ILLUSTRÉE, *gazette universelle des Tribunaux.*

Voilà un titre ronflant ou je ne m'y connais pas. Allons, Tropmanns de l'avenir, songez que désormais vous aurez votre *Moniteur*. Des bureaux de sa rédaction, la *Cour d'assises* vous contemple!

2° La *Gazette française*, avec M. Pouyer-Quertier comme principal rédacteur.

Vont-ils jubiler, les ennemis du traité de commerce!

⁂

On me remet dans la rue un prospectus des plus curieux. C'est l'annonce d'un nouveau baromètre inventé par un sieur *Baudet*. Je ne veux pas chicaner ce monsieur sur son nom, mais il se trouve un *nota* splendide au bas dudit prospectus. Je copie textuellement :

« Demandez le baromètre à index automobile chez tous les horlogers et les opticiens *intelligents*. »

Je me figure Hyacinthe ou Gil-Pérez entrant chez un horloger du Palais-Royal et lui demander avec leur accent inimitable :

— Pardon, Monsieur, êtes-vous un horloger *intelligent?*

Je parie le faux chignon de Blanche d'Antigny contre les diamants de Mlle Dévéria que Gil-Pérez serait conduit au poste.

⁂

Il y a toujours des journalistes qui s'occupent de choses qui ne les regardent point.

Pensez un peu qu'ils ont eu l'aplomb d'annoncer que l'escadron des cent-gardes allait être supprimé parce qu'il coûtait trop cher.

Aussi un communiqué les a-t-il vertement rappelés à l'ordre.

« L'escadron des cent-gardes, dit la prose ministérielle, ne coûte pas plus à l'État qu'un escadron de ligne, parce que c'est la *liste civile* qui rembourse au Ministère de la guerre toutes les dépenses accessoires Il n'a jamais été question de la suppression de cet escadron. »

Vous verrez qu'il y aura encore des gens entêtés qui prétendront que la liste civile ou le budget c'est toujours bonnet blanc ou blanc bonnet, puisque l'argent sort de la même poche.

⁂

---

vous, les seules illustrations qu'aient jamais renfermées ces murs! Non, non! Je veux que mes héritiers puissent mettre un jour sur la façade de cette maison, qui nous survivra sans doute, une belle plaque de marbre sur laquelle seront incrustés, en lettres d'or, ces simples mots : « Ici moururent Romano et Pinson. »

PINSON.

Vous êtes trop bon, en vérité, mon cher propriétaire... mais, pour la plaque, rien ne presse...

MOUTONNET.

A Dieu ne plaise, mon fils!

PINSON, *à part.*

Son fils! Décidément, ce n'est pas un propriétaire... c'est un philanthrope!

MOUTONNET.

Je fais des vœux, au contraire, pour que nous vivions ici tous heureux et longtemps. Vous entendez, mon cher enfant, je dis tous.

PINSON, *à part.*

Son cher enfant!... Il va m'adopter, c'est sûr!

MOUTONNET, *à part.*

Voilà des mots qui vont germer dans son esprit, lui donner comme un avant-goût de mon projet et m'en rendre à présent le développement facile. Développons! (*Haut*) Pinson, asseyez-vous là, à côté de moi... J'ai d'importantes choses à vous communiquer. Je voulais hier, à dîner, vous faire mes confidences... Mais, avec mademoiselle ma fille, il n'y avait pas moyen de placer un mot... Elle parlait toujours et vous ne m'écoutiez guère... D'abord, voyons, réglons nos comptes...

PINSON, *à part.*

Voilà le quart d'heure de Rabelais!

MOUTONNET.

La sagesse des nations l'a dit : les bons comptes font les bons amis, et, comme je désire être le vôtre, je pourrais même dire que je désire être votre second père... (*A part*) Voilà que je développe.

PINSON.

Tant de bonté de votre part me touche profondément, croyez-le bien, monsieur... Mais, excusez-moi, je suis dans un cruel embarras... J'aurais dû depuis longtemps vous demander moi-même...

MOUTONNET.

Ce que je vous dois... Seriez-vous gêné?... Vous seriez inexcusable de me l'avoir caché, et, quant à moi, je ne me pardonnerais jamais d'avoir tardé si longtemps à m'acquitter envers vous... Mais je ne soupçonnais pas, je le jure... Voyons, voyons, combien vous dois-je?

PINSON.

Vous me confondez!... C'est moi qui suis votre débiteur...

MOUTONNET

Je vous comprends... Mais vous voulez rire, sans doute... A débiteur, débiteur et demi... Vos quittances, elles valent argent pour moi, puisque je vais m'en servir pour payer mes dettes. Les voici, et j'y joins un billet de 500 pour parfaire mon compte... Acceptez tout cela; cette somme est bien au-dessous de la valeur qu'ont à mes yeux et la petite toile et les portraits dont vous avez orné mon appartement.

PINSON, *hors de lui.*

Cinq cents francs! Romano! mon ami, viens! Tu ne seras plus malheureux! Cinq cents francs!... Non, non, ce n'est pas possible! Je suis fou! Je rêve que je suis riche!...

MOUTONNET, *à part.*

Il était malheureux, et sa première pensée, quand sa position peut s'améliorer, est pour son compagnon d'infortune... C'est d'un noble cœur. Ceci me ramène à mon projet. (*Haut.*) Non, non, vous ne rêvez pas, Pinson; cette réalité vous est bien due.

PINSON.

Pardonnez-moi, monsieur Moutonnet; je ne puis accepter la somme que vous m'offrez... elle est trop exagérée.

MOUTONNET.

Allons donc!... C'est votre modestie qui est exagérée. D'ailleurs, vous me fâcheriez... et puis ce n'est peut-être même pas le prix de la petite toile de Poussin que vous avez bien voulu me céder... Ainsi, prenez, ou sinon je ne pourrai garder ni cette petite toile ni mes portraits.. et pourtant il y en a un auquel je tiens tant : celui de ma fille.

PINSON.

De Mademoiselle Amélie!

MOUTONNET.

Oui. Ah! celui-là.. je ne suis pas jaloux... mais je puis bien vous dire qu'il est mieux que le mien..

PINSON.

Ah! c'est que l'original est adorable!

MOUTONNET.

Sans doute Amélie est jolie; mais vous lui avez donné une expression indéfinissable qui l'embellit encore, un je ne sais quoi qui va à l'âme de ceux qui l'aiment... Enfin, vous avez reproduit son visage avec sentiment, avec enthousiasme, avec...

PINSON, *entraîné.*

Avec amour!

MOUTONNET.

Ah! je vous y prends! (*à part*) Ma fille épousera un peintre! et un peintre qu'elle aime, j'en suis sûr, ce dont je me réjouis doublement. (*Haut*) Eh bien, quoi! vous restez là immobile à présent!

PINSON.

Le père de Mademoiselle Amélie me pardonnera-t-il d'avoir laissé échapper de mes lèvres un aveu que je tenais renfermé depuis si longtemps dans mon cœur?

MOUTONNET.

Touchez là, mon ami! Vous êtes un digne garçon... J'ai deviné vos sentiments; j'ai vu naître cet amour et je l'ai vu grandir sans effroi, parce qu'il est honnête et respectueux.

PINSON.

Oui, sur mon âme! mais comment oser espérer jamais!... (*On entend Amélie appeler son père.*)

MOUTONNET.

Silence, voici ma fille. Pas un mot devant elle de tout cet entretien.

Jules Ruel.

(*Sera continué.*)

L'Europe, dit on, est la plus civilisée des cinq parties du monde.

Or, les proverbes disent :

Ivrogne comme un Polonais;
Gueux comme un Espagnol;
Grossier comme un Anglais;
Avare comme un Juif;
Vindicatif comme un Italien;
Querelleur comme un Prussien;
Brutal comme un Cosaque;
Bête comme un Autrichien;
Tête folle comme un Français;

Et mille autres gentillesses de ce genre.

Tous ces défauts réunis forment le *nec plus ultrà* de la civilisation.

Drôle de salmigondis!!!

Voilà l'ensemble; mais, voyons le détail.

Prenons une seule puissance : la France.

Il est inconstestable et incontesté que, du matin jusqu'au soir, le Français répète sur tous les tons qu'il est le peuple le plus spirituel de la terre.

Mais les proverbes, — cette sagesse des nations, — disent :

La mauvaise foi d'un Lorrain, vilain, traître à Dieu et à son prochain;
Têtu comme un Breton;
Voleur comme un Normand;
Niais comme un Champenois;
Roué comme un Picard;
Menteur comme un Gascon;
Pochard comme un Bourguignon;
Blagueur comme un Parisien...

Et bien d'autres que j'oublie.

Ce tout compose cet esprit qui porte si haut le flambeau de la civilisation, s'il fallait en croire... les discours universitaires!

⁂

Samedi dernier, notre collaborateur Monnanteuil entre chez notre rédacteur en chef, au moment où celui-ci collait un timbre-poste sur la bande du *Corsaire* adressé à Henri Rochefort.

— Ah! je vous y prends, s'écrie Monnanteuil, vous LE léchez!...

— Moi?... non pas... *je le dégomme!*

JOSEPH BALSAMO.

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES

La suprême ambition de tout rhétoricien qui a quitté son hameau pour venir faire fortune à Paris, c'est de voir son nom imprimé. Il brasse cent fois le même article, où il prend généralement à partie les petits-crevés et les cocottes. Cocottes et petits crevés, il ne sort pas de là, et c'est un oiseau rare celui qui, négligeant ce sujet trop facile, frétille de préférence parmi d'autres banalités comme celles-ci : *La mèche de M. Rouher, La dixième Muse ou M. Belmontet, Les lunettes de M. Émile Ollivier, Tillancourana.*

⁂

Avant le *Figaro* et le *Gaulois*, notre rhétoricien sait quand un journal se fonde, quels écrivains le rédigent, quel imprimeur l'imprime. Vite, il jette sa plume dans l'encrier, remet la vieille copie au net, et il part, l'air souriant, un lorgnon dans l'œil gauche.

Rebuté au *Petit Journal* et à la *Petite Presse*, éconduit par le *Tintamarre*, il bat en retraite vers la *Chronique Illustrée* et fond enfin sur le *Casse-Tête*. Il a fait ainsi le tour des journaux parisiens et entrevu — gloire suprême! — tous nos littérateurs en renom. Il les a entrevus, partant il les connaît. Il vous dira combien monsieur un tel a de maîtresses et quelle nouvelle idée M. Emile de Girardin émettra la semaine prochaine. Il collectionne d'ailleurs tous les journaux, même l'*Eclipse* et les turlupinades du malheureux Blondet; à la fin de l'année, il a entassé cent livres de vieux papiers qu'il ne refeuillètera plus, mais qu'il ne céderait pas pour tout l'or du monde.

Il n'est pas riche cependant, et les kiosques n'ont pas pour habitude d'ouvrir un crédit à leurs clients quotidiens. — Bah! dit-il, je me priverai de vin ce soir ou de soupe demain. Et, dans sa chambre, les journaux s'amoncèlent, mais sa santé en pâtit. Et pas même la consolation de placer dix lignes quelque part!

Fortune! fortune! faut-il donc, comme nous l'enseignait La Fontaine, dormir en t'attendant?

⁂

Le *Corsaire* ne pouvait échapper à cette avalanche de jeunes rédacteurs, tous également désireux « de combattre à nos côtés. » Il a plu dans nos bureaux des lettres et des articles, les premières, en général, passables, mais ceux-ci (toujours en général) dignes du panier.

Ce résultat ne m'étonne point.

Les commençants de littérature se trouvent dans le cas de ce brave officier qui, présenté à Louis XIV, perdit la tête au point de rester bouche close. Que voulez-vous qu'on dise à un homme — souvent morose, souvent agacé — qu'on n'a jamais vu? On parle de la pluie et du beau temps, on divague, on s'embrouille, et l'on reprend son chapeau, laissant derrière soi la réputation d'un esprit complétement obtus.

⁂

C'est là le malheur des apprentis journalistes. Incertains de l'accueil qui les attend, ignorant si le sujet qu'ils ont sur le métier n'a pas déjà été envoyé à l'imprimerie par l'un de messieurs les rédacteurs ordinaires, se demandant quel genre, bouffon, sarcastique, égrillard, sublime ou tempéré, conviendra mieux, ils hésitent, ajoutent, retranchent, atténuent, et, par peur de mal faire, arrivent à s'engager dans une enfilade de platitudes.

— Quand reviendrai-je chercher la réponse?

Inutile, mon cher ami, ne revenez pas. Votre article est détestable de tous points. D'ailleurs, nous suffisons à la tâche.

Il y a cent fois de quoi jeter le manche après la cognée, et, plutôt que d'essuyer encore humiliation pareille, achetez, si vous m'en croyez, une voiture de marchand des quatre saisons.

Les plus convaincus persistent, soldats de Léonidas que rien n'effraie, ni les rebuffades, ni la perspective d'une misère continue. Courage! Si la vie jusque-là vous dure, peut-être enfin s'apercevra-t on, — à votre dernier cheveu blanc, — que vous étiez capable d'affiler bien autrement les *Couteaux d'or*, et de vous *retirer des affaires* après les avoir un peu mieux faites que M. About.

⁂

Mais alors il sera trop tard, et je déplore, pour vous, pour moi, que le succès nous accepte à si longue échéance. Condé fut général à vingt ans, Gaston de Foix à vingt-deux, Turenne avant le septième lustre; ce sont des exceptions, et un écrivain qui a la chance de se gagner des lecteurs avant maturité complète, n'escalade si rapidement l'Olympe que par un flagrant passe-droit.

Que peut à cela le *Corsaire*?

Presque rien pour le moment; mais nous ne croyons pas la question insoluble. Nous verrons. Et si nous découvrons jamais le plus court chemin qui mène à Rome, la nouvelle en sera vite publiée.

Nous prenons, en outre, l'engagement d'insérer, dans chaque numéro de notre journal, AU MOINS UN ARTICLE choisi et primé entre tous les envois hebdomaires de nos collaborateurs inconnus. Soixante à quatre-vingts lignes intéressantes, avec un grain — ou plus — d'actualité, pour se recommander à notre attention il n'en faudra pas davantage.

AUGUSTE SAULIÈRE.

DÉCOUVERTE D'ALCESTE

Décidément, le *Corsaire* a de la chance. Il semble, comme pour faire dépiter tous les *reporters* du *Gaulois*, du *Figaro*, etc., que nos bureaux soient un centre où convergent toutes les nouvelles.

On crée des journaux, nous annonçons les premiers leur naissance; un mystère intrigue les Parisiens, il est dévoilé par nous.

Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple.

Un jour, certain journaliste eut du flair; mais il se laissa dépister, et les autres, trompés par lui, le suivirent dans la fausse voie.

Nous, nous avons retrouvé la trace et nous forçons enfin l'auteur des *Lettres de Paris*.

Qui donc est Alceste?
Ni Alfred Assolant,
Ni Laboulaye,
Ni Sartiges,
Ni Balthazar,
Ni Hippolyte Castille,
Ni Duvergier de Hauranne,
Ni même le Misanthrope, quoi qu'en dise *Paris*,
Mais bien...
Le dirons-nous?
Mais bien... M. A. DE CALONNE.

VISIO.

UN ÉCHO DU BOSPHORE

Je me plais à penser que les lecteurs du *Corsaire* suivent assidûment, par l'intermédiaire des journaux à *reporters*, la marche triomphale de notre belle souveraine en Orient. Je suis persuadé qu'ils se demandent tous les jours avec une inquiétude non-dissimulée : — Quel temps fait-il là bas? Pourvu que la traversée de Grèce au Bosphore soit bonne pour sa majesté!..... Je suis convaincu, en un mot, qu'ils font leurs délices de la lecture des bulletins officiels et officieux de ce voyage; et je les en félicite, car ils agissent ainsi en bons et loyaux sujets.

D'après cela, je suppose que le fait suivant n'a pas été perdu pour eux :

Quelques jours avant l'arrivée à Constantinople de l'épouse de l'ancien prisonnier de Ham, le sultan a fait distribuer une somme de 750,000 francs aux 20,000 soldats qui devaient figurer dans la revue projetée en l'honneur de la grande dame en question.

Je suis à cent kilomètres de croire que cet argent n'ait été ainsi répandu que pour chauffer l'enthousiasme des guerriers musulmans vis-à-vis Eugénie de Guzman, comtesse de Téba, car en Turquie comme en France, on ne doit pas ignorer que la femme de l'ex-collaborateur du *Progrès du Pas-de-Calais* n'a qu'à se montrer pour exciter l'admiration.

La question d'enthousiasme payé n'ayant évidemment rien à faire là-dedans, à quoi rime cette pluie d'or?

Je comprendrais, à la rigueur, cette munificence insolite si, la revue une fois passée, l'auguste mère du jeune garçon qui est, nous dit-on, l'espoir de la France, avait quelque motif de paraphraser le célèbre « Soldats, je suis content de vous! » du 2 décembre... 1805; mais, avant la revue, je m'y perds.

Pourtant, attendez! Vous ne le direz pas? Eh bien! entre nous, je crois savoir que les 30 ou 40 francs reçus par chacun des janissaires assez heureux pour être appelés à défiler devant la compagne de l'auteur de l'*Extinction du Paupérisme*, seront tout simplement appliqués à la satisfaction de certains besoins urgents dont les équipements de ces pauvres diables de Turcs possèdent le douloureux secret.

Les yeux de l'illustre visiteuse d'Abdul-Azis sont habitués à contempler des troupes bien habillées, bien nourries, bien armées (nous sommes payés... c'est à-dire nous payons pour le savoir); la plus élémentaire galanterie faisait un devoir au commandeur des croyants de sacrifier quelques millions de piastres pour assurer la bonne tenue relative de l'armée que l'impériale voyageuse honorera de ses sourires.

Voilà tout. Ces 750,000 francs sont évidemment bien placés, et sur ce point nos bons amis les Turcs seraient mal venus à se plaindre. Tout est donc pour le mieux dans la meilleure des Turquies, comme dans le plus beau des voyages possibles.

WILLIAM BUCK.

LES PREMIÈRES

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Retiré des affaires*, comédie en deux actes, de MM. Edmond About et E. de Najac.

Depuis *Madelon*, je garde à M. Edmond About une rancune qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je lui passerais volontiers le *Cas de M. Guérin* et autres cas semblables, bagatelles par quoi un homme d'esprit s'amuse, une fois l'an, à rentrer dans la catégorie du commun des mortels. Mais m'assommer en quatre pages!

.... Rien que la mort ne *sera* capable
D'expier ce forfait.

Madelon est un roman à peine moins compassé que l'*Homme qui rit*. Les digressions y suivent les digressions, viennent à la queue-leu-leu, ne tarissent point. Ce qui tarit, c'est la patience du lecteur, mystifié outre mesure.

Car, si l'on en croit la grande claque littéraire, le plus pur sel gaulois se fondrait chaque jour sur la langue dorée de M. About. Cette réputation, qui est un « comble de gloire, » fait la chute d'autant plus bruyante. Mlle de la Périne est gentille, tout le monde en convenait; on nous l'a donnée pour une déesse égarée sur terre, et l'admiration, si haut montée, est sur-le-champ tombée à plat Ainsi de *Madelon*, la malheureuse, qui est si délaissée depuis longtemps!

⁂

Faire des livres ennuyeux, ce n'est que demi-mal encore. Qui connaît l'échec que l'éditeur et vous, et la bourse de l'un ou de l'autre? Le reste de l'univers regarde ailleurs, et tous trois peuvent pleurer d'abondance, sans crainte aucune.

Le pis pour un auteur, c'est de faire crier par tous les hérauts de la publicité : — « Viens, peuple, viens, je veux te désopiler la rate; viens, nous nous égaierons en compagnie; » et de ne recueillir, en fin de compte, qu'un succès de stupéfaction.

Demandez au *Gaulois* du 13 octobre!

Cette lamentable aventure arrive, avec un éclat pareil, pour la seconde fois déjà dans la vie du si spirituel M. About. Vous souvient il de *Gaëtana*? La leçon, quoique impitoyable, n'avait pas servi. Le four, au Vaudeville, de *Retiré des affaires*, profitera-t-il mieux?

Eh! eh! Il y a des gens qui s'entêtent et qu'un jugement du public ne fait qu'exalter. Bernard de Palissy jetait ses meubles, ses armoires, jusqu'à son lit, dans la flamme qui achevait de chauffer ses faïences immortelles : à son exemple, M. About, le dramaturge, pourrait bien déchirer tous ses romans en comédies. Dieu le veuille pour la plus grande édification de ceux qui prennent comme vocation enracinée une illusionnante fantaisie!

AUGUSTE SAULIÈRE.

THÉATRE DE CLUNY. — *La Fausse Monnaie*, comédie en cinq actes et en prose, de M. Edouard Cadol.

La Fausse Monnaie ! — Il y avait à exploiter, sous ce titre, une magnifique collection de types vrais, depuis les faux Césars qui ruinent les nations jusqu'aux faux Cartouches, depuis les faux Platons qui se redressent dans leur philosophie orgueilleuse jusqu'aux faux Diogènes qui traînent insolemment leurs guenilles à la recherche de l'impossible.... Fausses mères qui trafiquent de leurs enfants, fausses filles qui trafiquent de leur beauté, faux savants qui trafiquent d'inventions imaginaires, boursiers et banquistes, intrigants de toutes sortes, faux bonshommes et fausses bonnes femmes qui trafiquent de tout ce qui est noble et fier : honneur, vertu, amour, et s'agitent sans fin dans ce faux monde qu'on appelle la Bohême, monde bariolé et rutilant, où le rire est grimace, où tout est faux, les sentiments qui montent aux lèvres sans venir du cœur, et les chaînes qui brillent sur les gilets pour aller se perdre dans le vide des goussets.

Mais M. E. Cadol n'a pas compris ainsi le titre de sa comédie, ou du moins il ne l'a pas rendu tel qu'on pouvait l'espérer.

Il a placé deux personnages de convention dans un monde impossible, leur a fait tenir un langage qui n'a rien de commun avec la langue du vulgaire, leur a mis des ficelles enfin, et a essayé de les faire marcher sur la scène. Et de tout cela est sortie une longue comédie, qui se traîne pendant cinq actes à travers d'émouvantes péripéties que Berquin ou Florian signeraient des deux mains.

Il y a cependant de jolies scènes dans la nouvelle pièce de l'auteur des *Inutiles*, — qui a le grand tort d'être venue après cette dernière : — la scène de la Rose entre autres et celle du médecin homœopathe, qui sont ravissantes. Mais ces quelques scènes ne suffisent pas à racheter le reste et à faire supporter trois heures de berquinades.

Un jeune poète, Paul Courtois, s'est épris d'une jeune fille, Berthe Masgadoff, belle fille du maëstro, et comme Berthe est jolie et semble toute disposée à l'aimer, Paul se jure à lui-même qu'il l'épousera.

Toute la pièce est là. Paul épousera-t-il Berthe, ne l'épousera-t-il pas? Ça commence au premier acte et ça se termine au cinquième par la demande en mariage, faite officiellement à la mère de la jeune fille par Moulinier, l'oncle de Paul.

Ce Moulinier est, suivant M. Cadol, un véritable artiste, qui a cinquante ans et gagne à grand'peine sa vie; un ancien buveur d'eau, enfin, qui a continué à ne pas boire de vin. Brave cœur et honnête homme, il rougit en voyant son neveu dans la maison du maëstro, « Tu vas te perdre là-dedans, malheureux, s'écrie-t-il. » Et de la main il lui montre le tapis vert qui flamboie aux reflets de l'or d'un baccarat échevelé. Puis il ajoute, plus grave : « Paul, tu ne peux épouser cette jeune fille. » A quoi le jeune homme répond : « Mais elle est pure. » — « C'est possible; mais une jeune fille qui vit au milieu d'un pareil monde est-elle digne d'être ta femme? » Paul n'en veut rien écouter, rien croire. Il aime Berthe, il l'épousera. Moulinier, désespérant de le ramener à ce qu'il appelle la raison, l'abandonne en le traitant d'ingrat.

Paul court chez le maëstro et lui raconte la scène qui vient de se passer dans son salon, entre son oncle et lui. Le maëstro sent aux paroles de Paul le remords le mordre au cœur. Il va trouver Moulinier et veut lui raconter sa vie. Moulinier lui répond avec beaucoup de raison que ce n'est pas la peine ; l'autre insiste et raconte que la princesse, sa femme, a été sa maîtresse alors qu'elle était encore la femme du prince, son bienfaiteur à lui. Moulinier qui ne comprend pas bien quel rapport peut exister entre lui, Paul, Berthe et les amours de la princesse et les petites infamies du maëstro, s'étonne et... Mais ce dernier, fiévreux et emporté, continue à accuser la misère, qui l'a forcé « à avoir un point noir dans sa vie. » Moulinier s'impatiente à bon droit ; le maëstro se calme et le supplie de donner à Berthe Paul pour époux. « Que voulez-vous? Berthe, c'est tout ce que j'aime. » Moulinier s'émeut à la fin et promet de donner sa réponse le lendemain à trois heures.

Mais le maëstro est à peine sorti, qu'un petit drôle, qui a nom Camille Lecoinchoir, vient à son tour lui raconter sa petite histoire : Berthe a un amant, il a vu les lettres.

Moulinier, dont la patience est à bout, — ce qui est compréhensible après tout ce que je viens de vous raconter, — Moulinier prend le petit drôle par les épaules et le jette, sans plus de façon, à la porte.

Cependant la morale et Berquin veulent que tout finisse bien pour être bien, M. Cadol a coupé court à tout cet imbroglio.

Moulinier avoue tout au maëstro, qui se désole; interroge sa femme, qui avoue n'avoir rien su; questionne sa fille, qui avoue avoir reçu des lettres; jette sa partition, son chef-d'œuvre, au feu, en avouant qu'il le sait par cœur, et finit par se jeter aux pieds de sa fille en lui demandant pardon, lorsque celle-ci, sûre d'elle même et de sa vertu, montre à ceux qui auraient osé douter d'elle les lettres de Fridelskoï encore cachetées.

« Madame, dit alors Moulinier en s'inclinant devant la princesse, j'ai l'honneur de vous demander pour mon neveu, Paul Courtois, la main de mademoiselle Berthe. »

Et le rideau tombe au milieu d'un embrassement général.

Larochelle a parfaitemcnt joué son rôle de Moulinier, il est superbe de grâce nonchalante. Tallien, dans le rôle du maëstro, bien qu'un peu raide et froid, a montré un grand talent ; qu'il se débarasse de sa raideur, quelque fois déplaisante, et il deviendra un comédien parfait. Sairvier a été franchement comique sous la figure du médecin homœopathe. Il a fort bien dit la phrase : « La maladie suivait son cours, le malade allait mourir, mais... »

J'aime moins MM. Perrier et Lenormand. Le premier roule des yeux comme un jeune premier de l'Ambigu ; le second, qui semble gêné dans ses habits et ses cols droits, est d'une froideur désespérante.

Quand à MM. Laboureau et Richard, ils ont vaillamment tenu les rôles cocasses qui leur avaient été confiés. Je ne leur ferai qu'un reproche, ils chargent un peu trop la charge de M. Cadol ; ce reproche s'appliquerait également à Mme Bovery, qui, cette réserve faite, est vraiment bien amusante.

Mmes Germa et Fayolle sont toujours aussi jolies et ont toujours autant de talent.

Somme toute, c'est pour M. Cadol une revanche à prendre ; — il la prendra, j'en suis convaincu.

FRÉDÉRIC DAMÉ.

COUPS DE GARCETTE

Le *Gaulois* du 13 octobre nous apprend qu'on a expédié de Postdam à la princesse royale de Prusse (en villégiature) *cinq colis d'effets pesant 1859 kilos*.

Je vous demande un peu ce que cela peut faire à l'immense majorité des électeurs français!

Mais le *Gaulois*, qui y voit plus loin que mon nez, juge la chose énormément importante. Et voyez, il personnifie ces colis, ni plus ni moins que si c'étaient des voyageurs de première classe.

— « Hier, *ont passé* par Paris, *venant* de Postdam.... » et le reste.

Oh! la la!

Monsieur Cadol, monsieur Cadol, ne pourriez-vous tourner plus élégamment cette phrase de Fridelskoï, dans la *Fausse monnaie* ?

— « Ah! je le *pressentais*, et c'est pourquoi je vous écrivais ce que je ne me *sentais* pas le courage de vous dire. »

Il y a trop de sentiment et de pressentiment là-dedans.

Le premier numéro du *Lorgnon* a paru.

Pour le second, nous souhaitons à M. Aurélien Scholl plus de chance et plus... d'esprit.

Mon Dieu, oui.

Le *Figaro*, en bon confrère, nous donne son style et ses historiettes comme la quintessence de l'esprit humain. Il faut en rabattre.

D'après ce numéro spécimen, nous rangerions tout au plus M. Aurélien Scholl parmi les journaliers en faits divers.

Peut-être même encore ne serait-il pas le premier de sa classe.

Dans le *Lorgnon*, une chose m'amuse : c'est l'âcre colère de l'auteur contre les avocats.

Où vous ont-ils donc mordu, confrère ?

Et cette rage, date-t-elle d'avant ou d'après vos démêlés matrimoniaux ?

Du reste, vous avez raison.

Le secrétaire de la rédaction.

A. SAULIÈRE.

THÉATRES

On vient de jouer aux Français une comédie en un acte : *Un Mari qui pleure*, de M. Jules Prével, le plus frisé des échotiers et le plus blond des Figaristes. Ce qui a le plus étonné le public, c'est qu'il ait eu du succès. Eh bien, moi aussi, ma parole d'honneur, cela m'étonne !

La Porte-Saint-Martin va faire relâche pour le drame d'Alexandre Dumas, le *Chevalier de Maison Rouge*, qui passera le 30 du présent mois. On dit que Mme Cornélie sera splendide dans le rôle de la veuve Tison.

Patrie ! n'aura plus que quelques représentations.

Les Délassements-Comiques devaient rouvrir le 19 octobre, mais les maçons travaillent au théâtre — il a été démoli tant de fois ! — On sait toujours quand les maçons viennent, on ne sait jamais quand ils s'en vont, même quand ils sont à Ham Aussi, ce ne sera guère que pour le 21 ou le 22.

Nous remarquons parmi les artistes de M. Déjean, une duègne, Mme Valmy, dont la place, disons-le franchement, serait sur une de nos grandes scènes.

Les Variétés ont repris les *Pommes du Voisin* de Sardou avec un grand succès.

Les théâtres à féeries continuent à refuser du monde. Leurs caissiers ne refusent pas la recette.

Les Bouffes, avec le *Rajah de Mysore* et la petite Mme Thierret, font comme les théâtres à féeries, au grand désespoir de M. Dupontavisse, l'ex-dictateur des Bouffes.

Le théâtre Saint-Pierre nous a donné samedi une première et dernière représentation de l'*Ile des Bossus*, folie-vaudeville en trois actes, de M. Adrien Bontemps.

Je me suis étonné que M. Dechaume, l'intelligent directeur de ce théâtricule, ait laissé répéter une seule fois de pareilles inepties sur sa scène. Alors on m'a conté l'historiette suivante, à laquelle, je me hâte de le dire, je n'ajoute aucune foi.

On m'a affirmé que M. Bontemps était capitaine des pompiers ; à cela il n'y aurait que demi-mal, mais voici le côté drôle : faisant une tournée dans le théâtre nouvellement reconstruit, il aurait découvert matière à contravention.

— J'ai une pièce en trois actes, aurait-il dit à M. Dechaume, jouez-la et je ne vous dresse point de procès-verbal.

M. Dechaume aurait accepté, et voilà comment il se serait fait que le public de St Pierre, si calme et si généreux d'habitude, a eu l'occasion de siffler et de faire tomber le rideau avant la fin d'une pièce qui n'en était pas une.

Le public a même entonné les *Pompiers de Nanterre*. Etait-ce une allusion, monsieur le capitaine?

MM. Blum, administrateur du Châtelet, et Siraudin sont partis en Angleterre, afin de chercher quelques trucs et décors nouveaux pour la grande revue qui doit passer au Châtelet après la *Poudre de Perlinpinpin*.

M. Blum serait un des collaborateurs de cette fameuse revue.

A propos de mon confrère Blum, on demandait l'autre jour à Tacova s'il l'aimait comme administrateur.

— Non, répondit le prince Fadasse, je préfère le *Blum pudding*.

CH. BORNET.

PETITE NÉMÉSIS

I

A M. ALBERT MILLAUD

Tudieu! quel amour de satire!
Mais, dans vos quotidiens accès,
Ne pourriez-vous donc pas écrire
Vos pointes en meilleur français?

Sur une faute de grammaire,
L'autre jour, un malin vous prit.
Or, oyez ce conseil sincère,
Qui vaut tout seul un long récit :
— Quand on aiguise un trait d'esprit,
Il faut au moins savoir le faire.

Vous rimez, même richement;
Ce n'est là qu'un petit mérite,
Et tel vous tient homme charmant,
Qui, comme rimeur, vous évite.

Millaud, que faisiez vous avant
De *trimer* chez Villemessant?
Etiez-vous garçon de recette?...
Reprendre alors le sac de cuir
Serait, je puis le garantir,
De vos satires la mieux faite.

AUGUSTE SAULIÈRE.

L'abondance des matières nous force de renvoyer à la semaine prochaine, la fin de l'article de M. Frédéric Thomas, le spirituel président de la Société des gens de lettres. Sont également renvoyées à huitaine, les *Nuées* de M. Monnanteuil, et un article de M. H. Verlet.

EN VENTE, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LE

CASSE-TÊTE

Rédigé par M. J.-B. CLÉMENT

Prix : 15 c. le numéro

Le Directeur-Gérant :
G. RICHARDET.

Paris. — Edouard VERT, imp., rue N.-D.-de-Nazareth, 29.